



Enjeux d'une sublimation

L'écriture du voyage par procuration dans la *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tunquin* de Jean-Baptiste Tavernier

Camelia Sararu

Numéro 2, mai 2012

La littérature de voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1009269ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1009269ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'études françaises, Université de Toronto

ISSN

1925-5357 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sararu, C. (2012). Enjeux d'une sublimation : l'écriture du voyage par procuration dans la *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tunquin* de Jean-Baptiste Tavernier. *Arborescences*, (2). <https://doi.org/10.7202/1009269ar>

Résumé de l'article

Marqués par un style dépersonnalisé, mis au service d'un témoignage « objectif », voire désenchanté, les récits de voyage en Orient de Jean-Baptiste Tavernier se bornent pour la plupart à conforter l'ethnocentrisme occidental. Cela dit, sa représentation du Tonkin semble se distinguer par l'émergence d'une perspective décentrée, qui déplace le modèle français de civilité et sa valorisation vers la culture de l'Extrême-Orient. Le propos de cet article est d'examiner la dynamique et les enjeux d'un tel transfert culturel, et cela dans le contexte d'un voyage par procuration, dont la textualisation exige une légitimation particulière. Patente surtout dans la différence spécifique entre l'autoreprésentation du voyageur et la représentation de son frère, sa « source oculaire », cette légitimation sera analysée à travers le prisme du rapport entre l'honnêteté et la galanterie. L'article montrera, enfin, que la représentation idéalisée du Tonkin participe d'une perspective renversée, opposant au mercantilisme et à la « barbarie » occidentale un Orient civilisé, qui « s'humanise » dans ses rapports avec les autres.

ENJEUX D'UNE SUBLIMATION

L'écriture du voyage par procuration dans la Relation nouvelle et singulière du royaume de Tunquin de Jean-Baptiste Tavernier

Camelia Sararu
Université de Toronto

Dans une lettre du 7 avril 1681 adressée à l'académicien Charpentier, le voyageur Jean de Chardin déplorait le style trop impersonnel qui prévalait dans les relations viatiques de ses prédécesseurs : « J'ai remarqué dans les relations de Monsieur Tavernier et dans la posthume de Monsieur Thévenot que les auteurs ne disent pas la pensée du voyageur » (Kroell, « Douze lettres de Jean Chardin » 1982 : 326). Trois quarts de siècle plus tard, Voltaire dénonce, dans une phrase restée célèbre, le terre-à-terre des textes de Tavernier, qui, dit-il, « parle plus aux marchands qu'aux philosophes, et ne donne guère d'instructions que pour connaître les grandes routes et pour acheter des diamants » (Voltaire, *Essai sur les mœurs* : 483). Les propos de Chardin et ceux de Voltaire après lui sont révélateurs de la perception déjà stéréotypée des récits de voyage de Tavernier, qui privilégient une écriture dépersonnalisée, mise au service de l'inventaire et beaucoup moins de l'interprétation. Les reproches qu'on lui adresse portent, au fond, sur le manque de tout décalage entre le dessein avoué de l'auteur et le produit textuel final, et sur le fait que la voix qui parle est, en effet, comme l'avant-texte le promet, celle du commerçant décrivant des itinéraires, des marchandises, des monnaies...

Ce qu'on réclame donc du voyageur, au-delà de cette transmission informationnelle, c'est sa réflexion personnelle et, si possible, « philosophique ». Et, bien qu'une étude de la réception des textes de Tavernier ne fasse pas l'objet de cet article, la frustration de telles attentes nous incite à porter un regard nouveau sur ses stratégies d'écriture et sur les représentations culturelles qu'il élabore surtout dans la dernière partie de son œuvre. Aussi la *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tunquin*¹ nous intéresse dans la mesure où elle semble se distinguer de ses textes antérieurs par l'émergence d'une perspective décentrée. En effet, le *topos* de la supériorité occidentale y paraît supplanté par une logique d'équivalence avec la culture de l'Extrême-Orient, décrite comme sensible-

¹ Il s'agit de l'avant-dernière des cinq parties qui composent le *Recueil de plusieurs relations et traités singuliers et curieux de J. B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne, qui n'ont point été mis dans ses six premiers Voyages.*

ment proche du modèle de civilité français. C'est précisément la dynamique de ce transfert culturel que notre analyse du discours de Tavernier sur la société tonkinoise se propose de mettre à nu. Cela dit, il faut rappeler que cet effet de décentrement ne surgit que dans le contexte d'un voyage par procuration, car l'auteur décrit le Tonkin à travers les yeux de Daniel Tavernier, son cadet, n'y étant jamais allé lui-même. Il s'agira donc de s'interroger au préalable sur les ressorts de cette écriture de seconde main, qui confond dans une même représentation idéalisée le personnage du frère et sa destination.

Avant néanmoins d'entamer l'incursion proposée dans le Tonkin des frères Tavernier, s'impose une brève mise en contexte de cette quatrième partie dans l'ensemble de l'ouvrage. Paru en 1679 lorsque Tavernier, âgé de 74 ans, jouit d'une expérience du voyage qui s'étend sur presque un demi-siècle et d'une notoriété commerciale et littéraire déjà établie par ses deux récits précédents – *Nouvelle relation de l'intérieur du serrail* (1675) et *Les six voyages* (1676) – le *Recueil de plusieurs relations* se veut ainsi le sommet de sa carrière². Si pour la rédaction des volumes précédents, Tavernier avait emprunté la plume de Samuel Chappuzeau (que ce travail avait d'ailleurs rebuté), leurs divergences obligent le voyageur à confier l'écriture de son troisième volume à un certain Henri de Bessé, sieur de La Chapelle et neveu par alliance de Boileau³. Cette nouvelle collaboration est probablement aussi pour quelque chose dans la différence de tonalité qu'apporte le dernier volume. Notons tout d'abord que la construction d'ensemble du *Recueil* marque déjà un changement par rapport à ses publications antérieures, et cela à plusieurs égards. L'effet de monotonie qu'on a souvent reproché au témoignage de Tavernier, et qui est dû en grande partie au choix de la route comme principe d'organisation discursive dans *Les six voyages*⁴, est d'emblée réduit dans le *Recueil* par l'hétérogénéité et la dislocation des destinations décrites. Le Japon, Le Tonkin, la Perse et l'Inde, Batavia, etc. dessinent une mosaïque lacunaire de cet *Orient* que le voyageur érige en trophée dans la dédicace conventionnelle à

² C'est ce que laissent transparaître les deux isotopies, de l'accomplissement et de la maturité, qui sous-tendent la dédicace au roi. Fier de sa longue expérience asiatique et du savoir qu'il y a accumulé, Tavernier s'y dépeint en expert de l'espace oriental, sorte de phare qui éclaire le chemin des futurs voyageurs : « toutes les fois qu'ils viendront me consulter, je ne leur refuseray point les lumieres que le temps et l'experience m'ont données, unique et legitime avantage de la Vieillesse ! » (Tavernier, *Recueil* : f. à iij r^o).

³ C'est, du moins, ce qu'affirme l'auteur de la *Défense du Sr. Samuel Chappuzeau contre une satire intitulée l'Esprit de Mr. Arnauld* (7-8). Pour plus de détails sur la biographie et la carrière littéraire de Chappuzeau, voir les analyses de Friedrich Meinel, Jean F. Goetinck et Deborah Blocker citées en bibliographie. Voir également, sur La Chapelle, l'article de Charles Urbain (1909).

⁴ Un coup d'œil jeté aux tables des matières des deux volumes nous apprend que la plupart des *livres* suivent des itinéraires ; les sous-titres annoncent, invariablement, qu'il sera question « Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre » de Paris à Ispahan, d'Ispahan à Ormus, etc.

Louis XIV. À cette géographie fragmentée s'ajoute l'éclatement des thèmes abordés, ainsi que l'hétérogénéité des sources où l'auteur prétend avoir puisé la matière de ces relations⁵. L'ensemble se tient, pourtant, en dépit de sa diversité, par un réseau de renvois de l'un à l'autre des cinq volets du recueil, mais surtout par l'investissement affectif de l'auteur, sensiblement plus manifeste que dans les volumes antérieurs, en raison probablement des circonstances biographiques qui lui ont inspiré certaines parties⁶.

Au moment où Tavernier entreprend la rédaction de la *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tunquin*, son frère Daniel est mort déjà depuis une trentaine d'années à Batavia, dans des circonstances assez peu glorieuses. En 1638, il avait accompagné son aîné Jean-Baptiste lors de son second voyage en Orient et y était resté pour s'initier au commerce. L'auteur prétend que les représentants de la Compagnie des Indes Orientales hollandaise, la VOC⁷ permirent à son frère cadet d'équiper un vaisseau et de faire du négoce dans toute l'Asie du sud-est, tout en maintenant leur monopole sur le marché des épices, de l'ambre jaune et du corail (Tavernier, *Recueil* V : 151). Selon les précisions du narrateur, on le retrouve, tour à tour, à Batavia, au Siam, au royaume de Macassar⁸ à Achem⁹, au Tonkin ou à Banten¹⁰. Toujours soucieux de plaire aux monarques locaux et ne refusant jamais de participer à leurs beuveries habituelles, il mourra des suites de ces excès bachiques, malgré les soins empressés de son aîné, le plus probablement vers la fin de 1648.

Du point de vue quantitatif, la présence du frère aventurier est très discrète dans les relations de Tavernier. Pourtant, il en brosse systématiquement un portrait auréolé de qualités qu'il ne s'attribue presque jamais à lui-même. À comparer les deux représentations – celle du voyageur lui-même et celle du frère –, on se rend compte qu'elles correspondent en fait à deux idéaux de sociabi-

⁵ À part les descriptions géopolitiques et ethnographiques habituelles, Tavernier explique la persécution des chrétiens au Japon, démasque les tenants et les aboutissants de l'ambassade de 1665, envoyée en Perse et aux Indes par la Compagnie française, ensuite fait part de ses observations concernant la bonne mise en place d'une telle compagnie commerciale, et vilipende, enfin, la « barbarie » des employés de la VOC à Batavia et dans ses autres comptoirs. Son propre témoignage est relayé par des renseignements tirés des mémoires de son frère ou de ses propres conversations avec des jésuites et des augustins de Goa et d'Agra, avec des marchands hollandais et des employés de la VOC, la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* avec des bonzes et des gens de lettres tonkinois.

⁶ Comme par exemple la mort de son frère cadet en Indes, dont il sera question ci-après, ou son long procès contre la VOC.

⁷ *Vereenigde Oost-Indische Compagnie*

⁸ Ou royaume de Gowa, situé dans l'île Sulawesi (Célèbes), dans l'est de l'Indonésie actuelle.

⁹ Ou Aceh, dans le nord de l'île indonésienne de Sumatra.

¹⁰ Connu à l'époque sous le nom de Bantam, ce sultanat occupait l'extrémité occidentale de l'île de Java et le sud de l'île de Sumatra, dans l'Indonésie actuelle.

lité apparentés et quasi-contemporains, ceux de l'honnêteté et de la galanterie, qui orientent ses choix rhétoriques et narratifs.

Passons tout d'abord en revue quelques épisodes succincts qui éclaircissent les enjeux de l'autoreprésentation. Le statut que Tavernier s'efforce de s'attribuer dans ses écrits est celui d'un voyageur parfaitement adapté aux exigences culturelles des pays parcourus, fin interprète des codes sociaux et des valeurs qui y ont cours ; aussi sait-il toujours quand parler ou se taire, comment s'habiller et quels présents offrir. Qui plus est, le narrateur n'oublie pas d'insérer dans le récit une comparaison qui lui est toujours favorable. Ainsi, dans la seconde partie du *Recueil*, il se fait valoir en dénonçant la parcimonie des députés français en Perse, dont les trois marchands offrent au *Nazar* des cadeaux méprisables, tandis que les deux gentilshommes ne lui en font aucun :

Je ne puis m'empescher ici de témoigner la honte que j'ay eüe pour la Nation, que ces Messieurs decrierent alors par leur vilain procedé et leur sale avarice, et je veux bien avoüer sans vanité, que lors que j'ay fait quelques affaires, ou avec le Roy de Perse ou avec les autres Roys et Princes de l'Asie, il n'y en a point eu à qui je n'aye fait present de six à sept mille livres de joyaux ou de pieces riches et curieuses (Tavernier, *Recueil*, II : 33).

Tavernier rappelle d'ailleurs à plusieurs reprises qu'en Orient il faut savoir complaire aux exigences d'un système de dons très élaboré et au goût excessif de l'opulence, surtout des Perses et des Indiens, pour qui l'apparence et le sens du décorum sont essentiels¹¹. En décrivant la mosquée de Qom¹², par exemple, il confirme à nouveau sa capacité à s'adapter qui lui ouvre des portes fermées à d'autres Occidentaux : « Les Chrestiens n'y entrent pas bien aisément, sur tout ceux dont l'habit ny la mine ne donnent pas dans la veüe : mais de la manière que j'ay toujourns voyagé en Perse et aux Indes on ne m'a jamais refusé la porte en aucun lieu » (Tavernier, *Les six voyages*, I : 67). Les passages évoqués témoignent donc d'une stratégie d'écriture assignant à chaque rencontre problématique une valeur d'épreuve, que le voyageur passe inmanquablement avec succès, et qui atteste, au-delà d'une expertise marchande, le savoir-vivre d'un homme du monde accompli. L'évocation du lointain se trouve ainsi éclipsée chez Tavernier par sa préoccupation constante de monter en épingle sa sociabilité. Dans le contexte du récent anoblissement du voyageur, la mise sur papier de l'expérience viagère acquiert, au-delà de sa finalité informative, un objectif pragmatique et social : non seulement elle transmet des connaissances sur les pays asiatiques parcourus, mais elle permet de confirmer le

¹¹ En Perse, affirme-t-il, « on ne fait estime des gens qu'à proportion de leur équipage et de leur depense ». C'est pourquoi « tous les Européans qui vont en Perse et aux Indes sont toujourns tres-bien couverts » (Tavernier, *Recueil*, II : 8, 77).

¹² Ville iranienne située au sud-ouest de Téhéran, chef-lieu de la province homonyme.

nouveau statut de l'auteur à la cour de France et d'accroître son capital de prestige¹³. Dans ce sens, le double portrait de Tavernier, à la française et en habit perse, qui inaugure le *Recueil de plusieurs relations*, est symptomatique de l'entre-deux stratégique où il se plaît à se placer, en vrai « honnête homme dont l'espace de civilité s'est considérablement élargi » (Tinguely s. d.).

En évoquant la mémoire de son frère, Tavernier perfectionne ce modèle de sociabilité de l'honnête homme en lui rajoutant des traits qui appartiennent au paradigme plus récent de la galanterie. Celle-ci serait, d'après Alain Viala, une honnêteté « au second degré », qui est à rattacher, en plus du souci de sociabilité, à une nouvelle « esthétique du moi » (Viala 2008 : 172, 140). En effet, certains textes de la seconde moitié du dix-septième siècle attestent la parenté étroite des deux modèles sociaux de l'honnêteté et de la galanterie, et se proposent de définir la différence spécifique qui les distingue. Le chevalier de Méré écrivait dans ses *Conversations* (1668) qu'« un bon cœur et bien de l'esprit » sont des atouts essentiels pour le galant homme, le définissant comme un « honnête homme un peu plus brillant ou plus enjoué qu'à son ordinaire et qui fait en sorte que tout lui sied bien » (Méré, *Œuvres complètes*, I : 19, 20). Si la capacité d'adaptation de l'honnête homme visait plutôt le maintien de son statut dans le cercle fermé de la société de cour, les qualités naturelles du galant homme sont mises davantage au service de l'interaction et du plaisir que celle-ci peut procurer. D'ailleurs, en 1653, mademoiselle de Scudéry considérait déjà que « ce je ne sais quoi galant, qui est répandu en toute la personne qui le possède, en son esprit, en ses paroles, en ses actions, ou même en ses habillements ; est ce qui achève les honnêtes gens ; ce qui les rend aimables ; et ce qui les fait aimer » (Scudéry, « *De l'air galant* » : 53). La galanterie serait donc, en plus d'une souplesse sociale toute naturelle, « un art de plaire porté à son plus haut degré d'exigence », comme le résume Alain Viala, et dont l'objectif est non seulement de se rendre agréable, mais bien de se *faire aimer* (Viala 2008 : 139).

C'est précisément cette adhésion subjective remportée par la personnalité du galant homme qui constitue le trait le plus manifeste de la représentation de Daniel Tavernier sous la plume de son frère. Le voyageur lui attribue tout d'abord un « don particulier » pour l'apprentissage des langues étrangères : « Il ne lui falloit que cinq ou six mois pour en apprendre une, et il en parloit huit parfaitement bien » (*Les six voyages*, II : 470). La mention de ce polyglottisme prodigieux du frère sert non seulement à fixer les prémisses heureuses de ses interactions futures, mais elle compense en quelque

¹³ Voir à ce titre l'article de Frédéric Tinguely, « Portrait du voyageur en honnête homme : la culture de cour chez Jean-Baptiste Tavernier ».

sorte, aux yeux du lecteur, l'inaptitude linguistique de Jean-Baptiste Tavernier lui-même, puisqu'on sait qu'en quarante ans de voyages, il ne réussit à maîtriser aucune des langues parlées en Orient¹⁴. C'est d'ailleurs son cadet qui lui servira d'interprète lors d'une courte incursion au royaume de Banten. Grâce à ce talent linguistique, Daniel apprend donc facilement le malais, langue « des sçavants en ces quartiers de l'Asie, comme la Latine dans notre Europe », et s'attire l'admiration de la cour tonkinoise par son éloquence : « Tout le monde fut surpris de voir un étranger si éloigné de son pays parlant si bien la langue Malaye » (*Recueil*, IV : 2-3)¹⁵.

Comme si l'aisance dans la conversation ne suffisait pas, la beauté physique, la grâce et la bravoure parachèvent l'excellence de son portrait :

[S]'il m'est permis de dire d'un frere ce qui en estoit, outre qu'il estoit assez bien fait, et qu'il avoit une belle disposition de corps, il n'avoit jamais guere trouvé d'homme dans les sales d'armes qu'il n'eust batu, et il s'estoit plu dans sa jeunesse à frequenter les Academies où il n'avoit pas perdu le temps (*Recueil*, IV : 4).

De plus, et c'est là l'essentiel, Daniel sait se mettre en valeur et se donner à voir sous la meilleure lumière. Dans la description de sa première entrée à la cour tonkinoise, l'auteur finit par le placer au centre de la scène. Comme le roi et sa compagnie sont en train d'observer un des princes héritiers qui s'était mis en garde pour mieux essayer l'épée apportée par Daniel, celui-ci le relaye et devient ainsi le point de fuite de tous les regards : « Mon frère voyant que ce jeune Prince s'y prenoit de bonne grace, mais à la maniere du pays, dit au Roy que s'il luy plaisoit il montreroit au Prince comme cet exercice se faisoit en France, de quoy le Roy témoigna qu'il en estoit bien content » (*Recueil*, IV : 4). Ce « mais » adversatif opère un recentrement subtil de l'espace décrit autour de la France, dont les « façons de faire » sont évoquées implicitement comme un étalon de la « bonne grace ».

La différence entre l'image que l'auteur présente de lui-même et la façon dont il évoque son frère est manifeste aussi au niveau de la construction narrative. Les instances d'autoreprésentation exposent des circonstances problématiques et montrent comment le voyageur en a triomphé. C'est donc un mouvement centripète, où l'interaction sociale fournit au narrateur l'occasion de prouver ses propres qualités. Quant au personnage de Daniel Tavernier, il est valorisé dans la mesure où sa sociabilité agissante procède, en plus d'un savoir-vivre incontestable, d'un savoir-plaire tout naturel. Ce second type de représentation sous-entend une dynamique centrifuge : les qualités sont avérées, énoncées d'emblée, et le texte n'a plus pour but de les prouver, mais de réitérer l'effet esthétique

¹⁴ Voir Charles Joret, *Jean-Baptiste Tavernier* : 212, et Stéphane Yerasimos, « Introduction », dans J.-B. Tavernier, *Les six voyages de Turquie et de Perse* : 7.

¹⁵ Sur le cliché de l'assimilation du malais au latin dans la littérature de voyage de l'époque, voir Mahdi, 2007 : 262, 283.

qu'elles produisent. Il s'agit, comme l'explique Alain Viala, non « pas de rendre avenantes de bonnes qualités mais bien de susciter [...] l'accord par l'agrément », car « le galant homme est non seulement un homme d'honneur, [...] mais aussi un objet d'amour » (2008 : 139). Or, si le personnage de Jean-Baptiste inspire le respect par sa « libéralité », par son honneur ou son savoir-vivre, il ne se dit jamais « fort aimé », comme il le répète souvent à propos de son frère.

Aussi apprend-on que Daniel est le favori des rois de la péninsule indochinoise et de l'archipel indonésien, qui l'admirent tous et l'invitent régulièrement à leurs fêtes et à leurs jeux de fortune : « Mon frere estoit fort aimé du Roy [de Macassar] qui vouloit qu'il fût de tous ses divertissemens, et particulièrement quand il estoit question de boire » (*Les six voyages*, II : 438). À l'instar de son voisin du nord-est, « le Roy de Bantam l'aimoit, et luy vouloit donner un de ses plus gros vaisseaux chargé de poivre pour aller negocier où il voudroit » (*Recueil*, V : 149). Dans le compte-rendu de son propre séjour à Batavia, l'auteur note que ce roi « ne voulut pas que mon frere revint avec moy [de Banten à Batavia], à cause d'une grande rejoüissance qu'il vouloit faire et dont il vouloit qu'il fût » (*Les six voyages*, II : 484). Tavernier mentionne également le profit « considerable » que Daniel avait fait lors de son premier voyage au Siam¹⁶, dont il avait vite perdu une grosse somme « avec le Roy qui voulut qu'il jouast avec lui et cinq des principaux Seigneurs de sa Cour, estant ravi de voir un Européan qui parloit si bien la langue Malaye » (*Les six voyages*, II : 471). Ces rois locaux ne sont pas les seuls à bien l'aimer et à rechercher sa compagnie. Bien que Daniel enfreigne les lois de Batavia et s'engage dans un duel contre deux officiers hollandais, ce qui l'oblige à se réfugier à Banten, le gouverneur général désire tant le revoir qu'il fait tout pour hâter son retour : « Quand le General, qui estoit alors Monsieurs Van-Dyme, vit revenir ces deux Officiers, et que mon frere qu'il aimoit fort n'estoit pas en leur compagnie, il en fut fasché, pretendant que la grace s'étendist aussi-bien sur luy que sur les autres ». Une page plus loin, Tavernier reprend le fil de l'histoire : « Le General, comme j'ay dit, aimoit fort mon frere, et l'estime qu'il en faisoit s'étoit augmentée depuis son combat contre ces deux Officiers. Il avoit mesme envie qu'il se mariast à Batavia, et souhaitant de le revoir il luy écrivit qu'il eust à venir sur sa parole » (*Recueil*, V : 149-151).

¹⁶ Sa compétence dans les affaires est toujours décrite comme un effet de sa sociabilité. Dans un autre contexte, l'auteur caractérise son frère comme « un homme hardy et intrigant » (*Recueil*, IV : 2) ; évidemment, cette dernière épithète revêt une connotation positive, comme l'atteste le *Dictionnaire universel* de Furetière : « Qui a des connoissances, qui se fourre par tout, et qui avec son adresse fait les affaires d'autrui, et les sciennes. » (Les connotations négatives qui pèsent sur cette famille lexicale sont réservées à l'époque à l'adjectif « intrigueur » : « Qui fait des intrigues. Ce mot se prend ordinairement en mauvaise part, et se dit particulièrement des courtiers d'amour »).

Tavernier investit donc l'image de son frère des traits d'un idéal de sociabilité que nous avons rapproché du « galant homme » de la deuxième moitié du siècle. Il faut maintenant s'interroger sur les enjeux de cette représentation dans l'économie du récit. D'un certain point de vue, le portrait flatteur de Daniel et la reprise de ses mémoires dans le *Recueil* pourraient viser à compenser sa fin obscure par une notoriété posthume. Cela dit, son idéalisation répond à une contrainte plus pratique, narrative cette fois-ci. Lorsque Tavernier évoque des destinations qu'il a vues de ses propres yeux, il ne surenchérit pas sur la beauté des lieux et ne s'enthousiasme presque jamais devant le génie et la culture des autochtones. Ce serait plutôt le contraire, car ses jugements esthétiques et moraux sont des plus exigeants¹⁷. Pourtant, son refus obstiné de l'exotisme, qu'un péremptoire « rien de remarquable » réitère souvent dans *Les six voyages*, cède la place à un regard moins désenchanté dans la description du Tonkin¹⁸. Ce changement de tonalité est prévisible lorsque le narrateur substitue l'*akoé* à l'*opsis*, le témoignage par oui-dire au témoignage oculaire (Hartog 2001 : 407). Ainsi, un rapport du genre « J'ai vu qu'il n'y a rien de remarquable » met intrinsèquement l'accent sur la fonction testimoniale de l'auteur, dont la présence dans un endroit ou l'autre prétend suppléer à la rareté des *singularitez*. Une écriture empruntée en revanche ne se justifie que par l'importance et l'intérêt des renseignements fournis et elle n'est entamée qu'après l'apologie attendue de la fiabilité des sources. D'où la représentation valorisante de Daniel, source principale des informations sur le Tonkin dont l'auteur affirme s'être inspiré, et d'où, aussi, l'image flatteuse que Tavernier brosse de ce royaume de la péninsule indochinoise. Bien qu'il n'y ait jamais mis les pieds, le voyageur semble confondre ce pays dans la même admiration vouée à son cadet.

Examinons de plus près les stratégies discursives qui concourent à mettre en place cette vision idéalisée du Tonkin. Dès les premières pages du récit, la présentation climatique du royaume donne l'impression d'un vrai paradis terrestre, évoquant des motifs du *locus amoenus* (climat tempéré, arbres toujours verts, douceur de vivre) :

¹⁷ Voir à ce titre sa déception à la vue d'Ispahan, que d'autres voyageurs avaient admiré dans leurs relations : « il est temps de venir à la ville capitale du Royaume, et j'en feray la description tres fidellement, telle qu'elle a toujours paru à mes yeux et qu'elle est en effet, c'est à dire avec son peu de beauté et tous ses desavantages. Car sur le rapport que l'on m'a fait des écrits de quelques voyageurs qui depeignent Ispahan comme une tres-belle ville, je ne puis m'imaginer sur quels beaux objets ils ont pû porter la vûë, puis qu'à la reserve du grand *Meidan* ou de la grande place qui est devant le Palais du Roy, et de la longue allée qui va à Zulpha, tout le reste d'Ispahan n'a rien que de fort desagreable » (*Les six voyages*, I : 387).

¹⁸ Notons également que cette relation est l'une des plus richement illustrées (neuf planches dépliantes, dont une carte du Tonkin).

Pour revenir au climat de ce pays, l'air y est si doux et si temperé, qu'il semble que toute l'année ne soit qu'un printemps continuel. On n'y a jamais vû ni neige ni glace, les arbres n'y sont jamais sans feuillages, la peste, la goute, la pierre, et autres maladies si communes en Europe, sont entierement inconnuës aux Tonquinois. (*Recueil*, IV : 8)¹⁹

Si les voyageurs ont souvent recours aux descriptions négatives, c'est ordinairement pour rabaisser l'ailleurs qu'ils évoquent, l'ayant perçu à travers les carences qui l'éloignent des standards occidentaux²⁰. Or le Tonkin de Tavernier sort enrichi de cette comparaison restrictive, qui purge l'espace imaginé de tous les inconvénients climatiques et médicaux de l'Occident. Ce qui suscite pourtant le plus son admiration, ce sont le caractère et les mœurs des habitants, qu'il présente sans économie de superlatifs. Les Tonkinois, nous dit-il, sont « fort sociables » et « fort charitables » ; leurs médecins ont « de tres-bons remedes pour l'epilepsie, pour le pourpre, et pour autres maladies qui passent pour incurables dans l'Europe » ; leurs poètes et leurs comédiens « passent pour les meilleurs de tout l'Orient » (*Recueil*, IV : 35, 74, 48, 41). Tavernier leur accorde aussi des qualités dont les Occidentaux revendiquent immanquablement le monopole : les Tonkinois sont raisonnables et le travail ne les rebute point. Dans un contexte où le cliché de la paresse orientale est encore largement véhiculé, cette dernière concession n'est pas du tout négligeable. En outre, Tavernier rehausse ces qualités en insistant sur leur caractère inné : « Les peuples de Tunquin sont naturellement doux et pacifiques, se soumettant fort à la raison » ; « les femmes [...] aiment naturellement le travail » ; « le menu peuple, tant hommes que femmes, est naturellement fort laborieux » (*Recueil*, IV : 27, 26, 30). Enfin, aller jusqu'à concéder aux Tonkinois une supériorité culturelle par rapport aux Européens est particulièrement surprenant chez un auteur qui affiche souvent son ethnocentrisme. Dans un certain sens, l'éloge qu'il fait de leur propreté (« ils sont beaucoup plus propres que nous et dans leurs cuisines et

¹⁹ Cette idéalisation du Tonkin physique s'apparente trop au texte du père Joseph Tissanier pour ne pas intriguer. Le jésuite publie en 1663 une relation de voyage à la suite de son séjour missionnaire au Tonkin (1658-1663), où il évoque le pays dans les termes suivants : « L'air y est si pur, que la peste, la goutte, la pierre, et semblables maladies, si communes en Europe, sont ici entièrement inconnues » ; « Le printemps semble y durer toujours » ; « L'on n'a jamais vu, dans le Tonkin, ni glace ni neige, et les arbres n'y perdent jamais leur verdure » (Tissanier, *Relation du voyage* : 92-93). Et les emprunts ne s'arrêtent pas ici, comme l'a d'ailleurs démontré Louis Malleret dans un article de 1932, « Une source de la relation du voyageur Tavernier sur le Tonkin ». Par ailleurs, une vision moins utopique se dégage de l'*Histoire du royaume du Tonkin* (1650) d'Alexandre de Rhodes, qui y précède son coreligionnaire Tissanier d'une trentaine d'années. (Pour une synthèse de la présence religieuse française dans la péninsule indochinoise, voir les ouvrages d'Adrien Launay, Alain Forest, Dirk van der Cruyse cités en bibliographie. Voir aussi Henri Cordier, *Bibliotheca indosinica*, pour une bibliographie plus complète sur l'Indochine annamite).

²⁰ Voilà, à titre d'exemple, la manière restrictive dont Jacques de Bourges entend présenter les habitations des Siamois : « Quant à leurs meubles ils ne consistent qu'en quelques tapis et des coussins. Ils n'ont point l'usage ny de sieges, ny de tables, ny de lits, ny de tapisserie, ny de cabinets, ny de peinture ». Même modalité négative lorsqu'il évoque leurs études ou leurs passe-temps : « Les Siamois n'ont aucuns exercices pour se rendre adroits ny aux armes, ny à monter à cheval, ny à danser ; ils n'ont point d'estude ny de Philosophie, ny de Medecine, ny de Mathematique » (Bourges, *Relation* : 154, 156).

dans leurs chambres ») et de leur excellente gestion du temps (« ils sont bien meilleurs menagers du temps que nous ») est aussi une critique par ricochet de l'hygiène précaire et de la paresse occidentales (*Recueil*, IV : 38, 40).

La vision d'ensemble que Tavernier construit est celle d'un pays tout aussi civilisé que la France ou le reste de l'Europe – représentation censée corriger la *doxa* occidentale, qui peuplait le Tonkin de sauvages. À cet unique égard, Tavernier semble se rapprocher, sinon du Montaigne des « Cannibales », cédant la parole aux sauvages qui dénoncent les « corruptions de deçà », du moins de celui qui affirme, en parlant « De la coutume », que « [l]es barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eux, ny avec plus d'occasion » (Montaigne, *Essais* : 112, 213). Pour étayer cette équivalence, le voyageur a recours au triple argument d'une *réalité* rapportée par son frère, attestée déjà par d'autres récits et confirmée par l'histoire de la région :

Ainsi ceux qui dans le commencement de la connoissance que nous avons eüe de ces peuples, ont écrit qu'ils avoient des mœurs et des coutumes sauvages, en estoient mal informez ; et comme il ne faut point douter de la verité des choses que j'avance, et dont une partie est confirmée par d'autres relations²¹, il faut conclure en mesme temps, que tous les devoirs de la société civile et toute la politesse ne sont pas renfermées dans nostre Europe, et que le Royaume de Tunquin qui a fait anciennement une partie de la Chine, a retenu le bon ordre et la civilité qu'on nous dépeint parmi les Chinois (*Recueil*, IV : 40-41).

Si dans ce cas l'auteur invoque les effets positifs de la sinisation sur la culture vietnamienne, il y a des passages où il affirme la supériorité des Tonkinois sur leurs voisins septentrionaux, notamment en ce qui concerne l'éthique commerciale : « Il y a d'autant plus de plaisir et d'avantage de negocier avec les peuples du Tunquin, qu'ils ont plus de fidelité et de franchise dans le commerce que les Chinois » (*Recueil*, IV : 22). De toute évidence, ce parallèle entre les deux civilisations n'a pas de valeur ethnographique, car son contenu informatif s'estompe ici au profit d'une surenchère dans l'éloge.

Il est impossible de savoir si le mémoire de Daniel Tavernier sur le Tonkin était aussi laudatif, mais le baron d'Aubonne semble avoir sciemment poli la représentation de ce royaume pour l'ajuster à l'image de son frère. La cour du Tonkin est l'espace privilégié où se déploient les qualités du cadet, car la logique narrative exige que la société sur laquelle le galant homme exerce sa séduction s'élève à la hauteur de cette rencontre. En plus, Daniel passe pour avoir entrepris onze ou douze voyages au Tonkin, pays que le mépris pour la « barbarie » des Européens avait mené à un

²¹ Il fait probablement allusion au récit de Tissanier, qui démentit à plusieurs reprises le cliché de la barbarie des habitants : « Les Tonkinois montrent assez bien par leurs ouvrages qu'ils ne sont pas des barbares. » « La plupart des coutumes du royaume ont un cachet particulier et montrent assez que le peuple tonkinois ne doit pas être mis au nombre des nations barbares » (Tissanier, *Relation du voyage* : 94, 112).

isolement délibéré. Or, cet intérêt purement commercial est magnifié par Tavernier, puisqu'il en fait une des raisons de l'ouverture récente des Tonkinois et de leur « humanisation », pour reprendre l'expression de l'auteur :

[A]ujourd'huy qu'ils voyent que les étrangers les viennent trouver dans leurs pays, ils commencent à connoistre que les autres peuples sont aussi bien policez qu'eux, et l'envie leur a aussi pris de venir faire le commerce aux pays étrangers, comme je les ay veu en Batavia et en Bantam, s'humanisant avec tout le monde d'une maniere fort honneste. (*Recueil*, IV : 7)

Le voyageur attribue donc implicitement à son frère le mérite d'avoir été à l'origine du rapprochement entre deux cultures qui auparavant s'ignoraient. En outre, c'est l'un des rares passages de la relation où il invoque son propre témoignage oculaire comme stratégie d'authentification (« je les ay veu »).

Or, comme on vient de le constater, cette démarche objectivante est détournée chez Tavernier par la mise en avant d'une représentation esthétisante et sublimée du Tonkin. Ce dernier point semble confirmé par les réfutations violentes que sa relation suscite chez un certain Samuel Baron, né vers 1650 à Hanoï d'un marchand hollandais et d'une Tonkinoise et employé au début des années 1670 par la « East India Compagny »²². Lorsque paraît en 1680 une traduction anglaise du *Recueil de plusieurs relations*, John Hoskins et Robert Hooke, membres de la Royal Society qui s'intéressent aux récits de voyage, demandent à Baron son opinion avisée sur le Tonkin décrit par Tavernier. Ce qui n'est au début qu'une critique qui vise à exposer et à corriger les erreurs du voyageur français devient bientôt une relation en soi, que Baron finira à Madras et enverra à Londres en 1685-1686 sous le titre de *The Description of Tonqueen*. Pour des raisons obscures, le manuscrit ne sera publié qu'en 1732, dans la seconde édition de l'anthologie de voyages d'Awsham et John Churchill²³. Dès le premier chapitre de son récit, qu'il intitule « *Tavernier's account on Tonqueen animadverted on* », ce « natif » de Hanoï s'attaque à Daniel Tavernier, tel que son frère le met en scène, contestant son statut à la cour tonkinoise par des arguments écrasants : d'une part, on n'y parle pas le malais, et d'autre part, ce peuple ne se serait jamais abaissé à une telle familiarité avec un étranger (Baron, *A Description of the Kingdom of Tonqueen* : 121)²⁴. Il relègue du même coup la relation de Tavernier au domaine de la fic-

²² Pour plus de détails sur la biographie et la relation de Samuel Baron, voir Dror et Weller Taylor, *Views of Seventeenth-Century Vietnam*. Voir aussi la thèse de Tuan, « Silk for silver : Dutch-Vietnamese relations, 1637-1700 », chapitre 8.

²³ Les citations qui suivent sont tirées de la troisième édition de leur ouvrage, *A Collection of Voyages and Travels*, vol. 6. De la deuxième à la troisième édition, le texte de Baron change sensiblement de titre, probablement pour mieux faire ressortir la fiabilité de ses informations sur le Tonkin par rapport au témoignage *in absentia* de son prédécesseur français : *A Description of the Kingdom of Tonqueen, by S. Baron, a Native thereof*.

²⁴ Voir aussi la relation d'un autre Anglais, William Dampier, qui rejoint Baron dans l'affirmation que le malais est ignoré à la cour tonkinoise, contrairement à ce que prétend Tavernier (*Nouveau voyage autour du monde*, III : 65).

tion, la cataloguant comme « fabuleuse », « remplie d'absurdités », de « contradictions notoires » et d'« histoires fausses » (Baron 1746 : 121)²⁵. Dans la suite de son texte, Baron démolit, point par point, la représentation que le voyageur français avait construite du Tonkin et de ses habitants, opposant au ton admiratif de celui-ci un détachement qui frôle le mépris. Ainsi dément-il leur penchant artistique²⁶, leur éthique commerciale²⁷, leur génie pour les feux d'artifices²⁸, leur application au travail et leur sage emploi du temps²⁹, pour ne donner que quelques exemples de ses réfutations.

Pourtant, la sublimation que subit le Tonkin de Tavernier importe plus pour son rôle dans l'économie d'ensemble de l'œuvre que pour son inexactitude ethnographique. Comme on vient de le voir, sa représentation idéalisée assure une fonction compensatoire : d'une part, elle justifie la publication d'un témoignage de seconde main et supplée à l'absence du voyage effectif, et d'autre part, elle ennoblit les faiblesses du frère et couronne sa vie aventureuse plus dignement que ne l'avait fait sa mort à Batavia. Cette idéalisation acquiert néanmoins un enjeu plus significatif dans le contexte général du *Recueil*. Tavernier y expose de façon systématique les torts des Européens, à partir des moindres faux pas culturels des députés français, en passant par « la négligence des Anglais dans toutes leurs factories des Indes » (*Recueil*, I : 48), n'épargnant pas « l'orgueil et l'insolence » des Portugais (*Recueil*, I : 10), qui leur avaient attiré l'hostilité des Japonais, et culminant avec la cruauté inouïe des Hollandais de Batavia. Le concept de « barbarie » qui caractérise souvent ces derniers ressort avec encore plus d'éclat à la suite des parallélismes dressés par Tavernier. Les Hollandais sortent discrédités, d'une part, des comparaisons explicites avec les atrocités des Espagnols en Amérique, qu'ils sont tenus pour avoir surpassées, et, d'autre part, de ce rapprochement implicite avec le Tonkin, dont l'auteur semble faire un contre-exemple positif.

²⁵ « [H]is history [is] as fabulous and full of absurdities as lines ». « Furthermore he saith, no other consideration than the speaking of truth, has invited him to undertake this relation ; all which being notorious contradictions and false tales, shame indeed the author the more » (Baron 1746 : 121).

²⁶ « [T]heir poesy I do not understand, and their musick I do not find very delightful or harmonious ; and I cannot but wonder by what faculty Monsieur *Taverniere* has discover'd them to be the most excellent of all the oriental people in that art » (Baron 1746 : 135).

²⁷ « [T]he *Tonqueen* trade is at present the most fastidious in all *India*, wherefore I wonder our author should say, it is a great pleasure to deal with them for if you bargain for any thing, and are likely to lose thereby, you are sure to bear the loss » (Baron 1746 : 126-127).

²⁸ « Such fire-works as Monsieur *Taverniere* mentions these people to be exquisite in the making of, I have met none all the time I frequented this country, nor any other sorts » (Baron 1746 : 137).

²⁹ « By what is related it appears how excessively our author has hyperboliz'd on these passages, especially where he commends the *Tonqueeneses* for laborious and industrious people, prudently imploying their time to the most advantage, which in some degree may be granted in the women, but the men are so lazy and idle generally, that were they not by mere necessity compell'd to work, I verily believe they would be glad to spend their time only in eating and sleeping » (Baron 1746 : 134).

D'une façon encore plus synthétique, on pourrait dire que le *Recueil de plusieurs relations* met en présence une société asiatique civilisée, qui « s'humanise » dans ses rapports avec les étrangers, et les représentants d'une Europe ensauvagée, que la poursuite du pur « Interest » matériel semble avoir détournée de sa mission civilisatrice et évangélisatrice (*Recueil*, I : 70). On aurait tort de considérer que c'est uniquement l'ambition d'une mesquine vengeance littéraire qui incite Tavernier à ce renversement de perspectives. Même si cette nouvelle distribution des rôles entre « barbares » et « civilisés » n'était pas un indice suffisamment convaincant d'une vision décentrée de l'auteur, puisqu'elle relève en partie d'un témoignage indirect, elle éveille du moins, chez le lecteur, une compréhension plus nuancée et moins ethnocentrique du monde.

Références bibliographiques :

- Baron, S. 1746. « A Description of the Kingdom of Tonqueen, by S. Baron, a Native thereof ». Dans *A Collection of Voyages and Travels*, vol. 6, comp. par A. et J. Churchill. London : Lintot and Osborn. [1732].
- Blocker, D. 2002. « Publier la gloire du “Théâtre françois” ». Dans *De la publication. Entre Renaissance et Lumières*, études réunies par C. Jouhaud et A. Viala. Paris : Fayard : 193-210.
- Bourges, J. de. 1668. *Relation du voyage de Monseigneur l'évêque de Beryte, vicaire apostolique du royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes, etc., jusqu'au royaume de Siam & autres lieux*. Paris : Denys Bechet. [1666].
- Chappuzeau, S. [1691 ?]. *Défense du Sr. Samuel Chappuzeau contre une satire intitulée l'Esprit de Mr. Arnauld*. [s.l. s.n].
- Cordier, H. 1967. *Bibliotheca indosinica : Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la péninsule indochinoise*. New York : Burt Franklin. [1912-1932].
- Dampier, W. 1701. *Nouveau voyage autour du monde*, tome III. Amsterdam : Paul Marret. [1700].
- Dror, O. et K.W. Taylor. 2006. *Views of Seventeenth-Century Vietnam : Christoforo Borri on Cochinchina & Samuel Baron on Tonkin*. Ithaca, N.Y : Cornell Southeast Asia Program.
- Forest, A. 1998. *Les Missionnaires français au Tonkin et au Siam (XVII^e-XVIII^e siècles) : Analyse comparée d'un relatif succès et d'un total échec*. Paris : L'Harmattan.
- Furetière, A. 1690. *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*. La Haye : A. et R. Leers.
- Goetinck, J. F. 1982. « Bayle et Chappuzeau ». *Essai sur le rôle des Allemands dans le Dictionnaire Historique et Critique (1697) de Pierre Bayle*. Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- Hartog, F. 2001. *Le miroir d'Hérodote : Essai sur la représentation de l'autre*. Paris : Gallimard. [1980].
- Joret, C. 1886. *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand électeur, d'après des documents nouveaux et inédits*. Paris : E. Plon, Nourrit et C^{ie}.

- Kroell, A. 1982. « Douze lettres de Jean Chardin ». *Journal asiatique*. CCLXX (3-4) : 296-338.
- Launay, A. 2000. *Histoire de la mission du Tonkin : documents historiques 1658-1717*. Paris : Missions Étrangères de Paris. [1927].
- Mahdi, W. 2007. *Malay Words and Malay Things : Lexical Souvenirs from an Exotic Archipelago in German Publications before 1700*. Wiesbaden : Harrassowitz Verlag.
- Malleret, L. 1932. « Une source de la relation du voyageur Tavernier sur le Tonkin ». *Bulletin de la Société des Études Indo-Chinoises de Saïgon*. 7(1) : 115-125.
- Meinel, F. 1908. *Samuel Chappuzeau, 1625-1701*. Leipzig : Buchdruckerei Robert Noske.
- Méré, A. Gombaud, chevalier de. 1930. *Œuvres complètes du chevalier de Méré*. Texte établi et présenté par C.-H. Boudhors. Vol. I. Paris : Fernand Roche. [1668].
- Montaigne, M. de. 1965. *Essais*. Édition établie par P. Villey et V.-L. Saulnier. Paris : Presses Universitaires de France. [1592].
- Rhodes, A. de. 1999. *Histoire du royaume du Tonkin*. Introduction et notes par J.-P. Duteil. Paris : Kimé. [1650].
- Scudéry, M. de. 1998. « *De l'air galant* » et autres conversations : Pour une étude de l'archive galante. Édition établie et commentée par D. Denis. Paris : Honoré Champion. [1663-1658].
- Tavernier, J.-B. 1675. *Nouvelle relation de l'intérieur du serral du Grand Seigneur. Contenant plusieurs singularitez qui jusqu'icy n'ont point été mises en lumière*. Paris : Olivier de Varennes.
- . 1676. *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir, accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque pays ; avec les figures, le poids et la valeur des monnoyes qui y ont cours*. 2 vol. Paris : Gervais Clouzier et Claude Barbin.
- . 1679. *Recueil de plusieurs relations et traités singuliers et curieux de J.B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne, qui n'ont point été mis dans ses six premiers Voyages. Divisé en cinq parties*. Paris : Gervais Clouzier.
- . 1981. *Les six voyages de Turquie et de Perse*. Introduction et notes de S. Yerasimos. Paris : Maspero. [1676].
- Tinguely, F. [s.d.] « Portrait du voyageur en honnête homme : la culture de cour chez Jean-Baptiste Tavernier ». *La Revue française*. Numéro spécial *La Culture des voyageurs à l'âge classique : regards, savoirs et discours*. Édition électronique préparée par D. Lanni. <http://revuefrancaise.free.fr> (consulté le 11 août 2011).
- Tissanier, J. 1858. « Relation du voyage du P. Joseph Tissanier de la Compagnie de Jesus, depuis la France jusqu'au royaume de Tonkin, avec ce qui s'est passé de plus memorable dans cette mission durant les années 1658, 1659, et 1660 ». Dans *Voyages et travaux des missionnaires de la Compagnie de Jésus, publiés par des pères de la même Compagnie, pour servir de complément aux lettres édifiantes, II : Mission de la Cochinchine et du Tonkin, avec gravure et carte géographique*. Paris : Charles Douniol. [1663].
- Tuan, H. A. 2006. *Silk for silver : Dutch-Vietnamese relations, 1637-1700*. Thèse de doctorat, Université de Leiden.

- Urbain, C. 1909. « Un neveu de Boileau : Henri de La Chapelle-Besset ». *Revue d'Histoire littéraire de la France*. 16 (4) : 774-788.
- Van der Cruysse, D. 1991. *Louis XIV et le Siam*. Paris : Fayard.
- Viala, A. 2008. *La France galante : Essai historique sur une catégorie culturelle, de ses origines jusqu'à la Révolution*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Voltaire. 1829. *Essai sur les mœurs*. Dans *Œuvres de Voltaire*, tome XVII. Paris : Werdet et Lequien fils. [1756]